



Silvia Härrri

Je suis mort  
un soir d'été

*roman*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ  
D'AIDES À LA PUBLICATION

AVEC LE SOUTIEN DE

« JE SUIS MORT UN SOIR D'ÉTÉ »,  
TROIS CENT SOIXANTE-TREIZIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION  
DE JANINE GOUMAZ, DE BETTY SERMAN ET DE DANIELA SPRING  
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,  
À CLERMONT-FERRAND (OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-411-3  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2016 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

À M.,  
*pour le blanc entre les mots*  
*et pour les fleurs discrètes du silence*

# I

*Le crayon de Dieu n'a pas de gomme.*

PROVERBE GUADELOUPÉEN

J E S U I S mort un soir d'été.

Son crépuscule torride brûle dans ma mémoire comme le soleil au-dessus des collines de Toscane ; il conserve la moiteur de nos sueurs d'enfant, celles qui nous striaient les tempes, les bras, les épaules jusqu'à ce que nos vêtements en soient détrempés, le bourdonnement des guêpes autour des fruits trop mûrs, cette chaleur d'enfer que la venue de la nuit ternissait à peine, frémit encore du bruissement des insectes nocturnes, cigales, grillons et moustiques tourmentant nos peaux, suinte de ce relent de cauchemar dont nous n'avons pu nous défaire, le pire d'entre tous, puisque nous le vivions les yeux écarquillés.

Ça arrive en douce.

À pas feutrés.

Insidieusement.

Dans ce jardin qui nous est familier.

Il fait janvier ou février, pourtant l'air est presque doux dans les branches encore dénudées des forsythias et des rosiers. La grosse balle rouge roule entre toi et moi, le plus souvent elle se dérobe à nos mains et à nos pieds. Elle est presque aussi grande que toi.

C'est toi qui l'as choisie lorsque nous sommes allés au magasin ; moi, on ne m'a pas écouté. J'aurais préféré un vrai ballon de football, un ballon digne de ce nom, pas un truc de fille ou de bébé. Mais Papa a vite tranché. Il décrète qu'un ballon de football est bien trop dangereux pour une enfant qui n'a même pas trois ans et qu'il faudra que je me contente de la balle rouge. Avec lui, je sais qu'il ne sert à rien d'insister.

Tu n'arrives pas encore à l'attraper. En revanche, tu adores courir derrière cette sphère rebondie de plastique de ton pas intrépide. J'aime regarder tes jambes danser dans l'herbe, tes bras qui essaient de la serrer contre toi, entendre ton rire s'envoler quand d'être ainsi comprimée contre ta poitrine, elle te fausse compagnie pour glisser plus loin. Je crois bien que c'est ton jeu favori. Le mien aussi, même si je suis trop fier pour l'avouer.

Ce jour-là, je te la lance. Tu la vois passer devant toi, j'en suis sûr. Elle file en direction d'un pin parasol et s'immobilise contre son tronc. Tu ne bouges pas. Tes yeux noisette se posent sur moi, ils me sondent longtemps, puis tu t'en vas faire un tour du côté des rosiers. Je prends cela pour une

————— JE SUIS MORT UN SOIR D'ÉTÉ —————

bouderie, j'en profite pour aller chez Luca jouer aux soldats de plomb. J'ai l'habitude de ton humeur facétieuse, de tes élans, de tes colères, de tes réticences. Ça ne durera pas, je te connais. Je ne saisis pas que le sens de ce jeu que nous aimons tant commence déjà à t'échapper.



J E S U I S mort un soir d'été.

Nous partageons la même chambre. Ton lit à barreaux décoré de parures roses est juste en face du mien, beaucoup plus grand, recouvert d'une courtepointe aux rayures bleues que j'utilise comme circuit pour mes voitures de course. Tu me demandes souvent de te raconter des histoires avant la nuit. Je prends cela très au sérieux. Après tout, cela fait partie de mon rôle de frère aîné. J'invente des scénarios de cow-boys, bandits et apaches emplumés comme des faisans, quand ce ne sont pas des cargaisons entières de sorcières, d'ogres et de monstres qui déferlent dans la pièce et se suspendent au plafond en hululant. Je te les mime tous, parfois je prends la lampe de poche et dans son faisceau je construis un théâtre d'ombres chinoises.

Tu te souviens comme on riait ?

Tu m'interromps toujours au même moment pour que je refasse le cri de l'indien ou que j'imit

le bruit du revolver de Jack la Terreur, tu poses des tas de questions pour que l'histoire ne se termine jamais. Un soir, tu oublies de me la réclamer. Peut-être que si j'avais été plus attentif aux signes, je me serais aperçu de quelque chose. Je n'ai rien vu venir, du moins pas au début.

Au mois de mai, nous fêtons ton troisième anniversaire. Je demande aux parents si je peux inviter Luca comme l'an passé, ils répondent que non. Cela m'étonne, mais je ne dis rien. À tes deux ans, il y avait la famille au grand complet et mon copain. Cette fois, il n'y a personne à part nous quatre, oncle Giovanni et tante Elisabetta. Maman t'a mis une robe jaune pâle, elle a noué un ruban de la même couleur dans tes boucles fauves. Autour de toi, les adultes s'extasient. Ils disent, Comme elle est belle, quelle grande fille maintenant !

Cela sonne faux.

Leur entrain forcé semble te laisser indifférente. Tu ne comprends sans doute pas pourquoi tu es l'héroïne de la fête, et quand arrive le gâteau confectionné par Maman, hérissé de trois bougies, tu fonds en larmes et refuses de souffler. Je le fais pour toi. Pour Papa et Maman aussi, ils ont l'air tellement embarrassés. De toute la journée tu ouvres à peine la bouche, si ce n'est pour émettre quelques gémissements ou onomatopées.

Je ne saurais dire combien de temps cela t'a pris de passer de la planète des mots à celle de leur absence. Tout cela s'est fait sournoisement, une amputation lente et certaine de ton alphabet. Tu

parles de moins en moins, tu ne poses plus de questions, les cris et les râles pénètrent dans la maison ; les paroles se raréfient jusqu'à disparaître. La bonne humeur de Papa et la patience de Maman se disloquent en même temps que ton langage. Le souci et la perplexité dessinent des rides sur leur front, l'inquiétude grignote leur sourire. Même les cierges que notre mère allume à l'église et ses prières ne peuvent rien contre l'effritement lent et infaillible de notre monde.

Je suis mort un soir d'été.

Nous sommes dans le jardin, peu avant la tombée de la nuit, avec les parents. Ils sont assis sous le pin parasol, assommés par la chaleur. Les fleurs, malgré les soins de Maman, ne vivent pas davantage qu'un jour ou deux avant de se faner, la terre trop sèche se craquelle en fissures, les légumes du potager naissent mort-nés. Seules les mouches s'accommodent de la canicule. Les hirondelles volent bas, nous attendons qu'un orage apporte la fraîcheur dont nous rêvons. Peut-être que ce soir nous l'aurons enfin, la bourrasque qui lavera le paysage et le rendra à sa transparence d'origine. On voit les nuages s'amonceler autour des collines et envelopper leur sommet dans une brume grisâtre.

Notre mère agite mollement son éventail noir — celui que nous lui empruntons parfois pour jouer au roi et à la reine —, Papa ne cesse de s'éponger le front avec un mouchoir à carreaux en maudissant cet été si torride. Je t'ai entraînée dans une partie de cache-cache, soudain tu te détournes de

moi et parcours le jardin en sens inverse. Je t'appelle plusieurs fois.

— Margherita, reviens ! On va commencer le jeu. C'est toi qui cherches et moi, je me cache !  
*Margherita, dai ! Vieni qui !*

Je t'ai appelée. Encore et encore. Margherita, Margherita. Tu ne viens toujours pas.

Je lève les yeux vers les parents, ils se regardent en silence. Je demande :

— Pourquoi elle ne se retourne pas ? Pourquoi elle ne tourne pas la tête vers moi quand je l'appelle par son prénom ?

Ils ne disent rien. Maman a continué à s'éventer, Papa à suer à grosses gouttes. Je suis pourtant sûr que tu m'entends aussi bien qu'eux.

J'ai couru vers toi, je t'ai touché l'épaule. Cette fois, tu te retournes. Tu me regardes. Pas comme un grand frère, non, comme un étranger. Tu ne me reconnais pas. Les trois années que nous avons passées ensemble s'effacent sous mes yeux comme on efface d'un seul coup le tableau noir ou l'ardoise d'un écolier. Je te prends la main pour te ramener de l'autre côté, je te murmure :

— Viens Margherita, viens, on y va.

Tu me suis comme un jeune chiot suit toujours son maître, mais ton nom ne t'appartient plus. Et moi, je suis orphelin d'une sœur.

Drôle de soir pour mourir, vibrant de canicule, de chants de cigale et du parfum des rosiers que Maman avait plantés, drôle de soir où, du haut de mes six ans et demi, je cesse d'être celui à qui l'on demande de raconter des histoires dans la

——— JE SUIS MORT UN SOIR D'ÉTÉ ———

pénombre d'une chambre ou d'embrasser un lapin en peluche tout mité, soir d'été qui signe la frontière entre l'insouciance et le chagrin, entre la vie d'avant et celle d'après.

Je suis mort un soir d'été.  
C'était le 26 juillet 1957.

C E qui n'a pas de nom s'appelle la pieuvre. Des pieuvres, j'en ai vu plusieurs fois quand nous allions encore en vacances à la mer. La nôtre est un spécimen rare qui nous impose le silence. Cette créature, nous n'avons jamais pu la domestiquer ni la détruire. Le temps nous a forcés à la connaître. Elle ne nous a plus quittés.

Au début, notre langage ne possède pas les mots pour décrire, encore moins pour expliquer. Alors je me prends à rêver. Je suis armé d'un poignard géant, dont la lame est très affûtée, et d'une combinaison de caoutchouc d'une efficacité redoutable contre le venin et les morsures. Cette hydre qui s'attaque aux plus fragiles et aux plus petits n'a qu'à bien se tenir, j'en fais mon affaire !

Même pas peur. De mes bras musclés, je coupe un à un les tentacules qui t'emprisonnent contre son corps visqueux et difforme. C'est si facile. Ils tombent au sol en se contorsionnant comme des serpents. Puis la terre aride s'ouvre, elle se fissure en

lézardes et les avale goulûment avant de se refermer sur eux. Le tour est joué.

Tu redeviens celle d'avant. Papa et Maman recommencent à me regarder. Je suis à nouveau le courageux chevalier qui te protège du danger. Et tu m'admires comme chaque fillette admire son grand frère.

À la maison, nous n'en parlons jamais. La pieuvre est suffisamment rusée pour nous museler. Les amis et les membres de la famille sont contaminés par le mutisme, eux aussi. Ils voient, se taisent. Surtout ne pas poser de questions, surtout faire comme si tout était normal. Comme les parents, d'ailleurs. Leurs visites s'amenuisent jusqu'à se réduire en poussière.

Notre seule compagnie, c'est elle désormais, la pieuvre, cette sale pieuvre qui t'a fait oublier que tu portais le nom d'une fleur des champs, que tu savais parler et que je t'aimais, ce monstre qui t'a fait renier les jeux de cache-cache et la balançoire en engloutissant au passage le prénom de ta poupée préférée. Elle t'a enserrée, grignotée jusqu'à ce qu'il ne reste de toi qu'une coquille de petite fille aux yeux vides et au visage éteint. Jamais repue, elle s'est goinfrée du temps des premiers temps, celui de la joie et des éclats de rire, des galipettes sur la pelouse et des parties de colin-maillard; elle s'est emparée de toi comme d'une marionnette au corps ballant dont on tire les fils ou les relâche à sa propre guise, a sucé le suc de nos enfances et la connivence de nos

——— JE SUIS MORT UN SOIR D'ÉTÉ ———

parents dans sa gueule spongieuse d'invertébré  
toujours affamé.



SI JE SUIS là aujourd'hui dans cette pièce aux murs dégarnis, ne sachant comment trouver une position sur cette chaise au dossier de métal qui me lacère le dos dans le sens de la longueur, embarrassé d'entendre malgré moi les oiseaux de l'été s'égosiller par la fenêtre entrouverte et de sentir le parfum des magnolias qui s'entête à entrer, si je suis là en train d'éponger mon front qui a trop chaud, tentant de me donner une contenance que j'ai égarée je ne sais où, c'est à cause de cet appel téléphonique que j'ai reçu il y a deux jours. Je n'aurais jamais dû y répondre. Maintenant je le sais.

On m'annonce que tu ne vas vraiment pas bien, tes reins se détériorent de jour en jour. On t'a transférée dans une clinique spécialisée. La voix est catégorique. Il faut que je vienne, ça ne peut pas attendre.

Par chance, il n'y avait que moi au moment où le téléphone a sonné. Je n'ai rien dit à personne. Je me suis contenté de laisser un mot sur la table de la cuisine qui précisait que j'avais une affaire urgente à régler et que je serais de retour très bientôt. J'ai sauté dans la voiture et j'ai roulé jusqu'ici sans m'arrêter.

J'ose à peine regarder en direction du lit. Je ne sais où poser les yeux. Je ne vois pas les tiens. Tu sommeilles ou tu dors aussi paisiblement qu'à tes trois ans. Dans un lit sans barreau, cette fois.

Tu me tournes le dos. C'est peut-être mieux ainsi. Cela me laisse le temps d'observer ta silhouette, de faire connaissance avec ce corps étrange recouvert d'un drap vert pâle malgré la touffeur, qui monte et descend au rythme de ta respiration. Je ne distingue que les boucles de tes cheveux en désordre sur les plis de l'oreiller, où le gris a désormais remplacé le roux. Tes boucles fauves, la fierté de Maman, devenues couleur brume et cendre froide. Combien de fois me suis-je amusé à y passer les doigts et à les faire rebondir comme des ressorts dans une autre strate de ma vie... Ces formes masquées par le drap, j'ai peine à croire que ce sont celles de ma sœur. Pour l'instant, je préfère ne pas bouger. Regarder tes épaules se mouvoir en silence dans la torpeur du soir me suffit.

Dehors, le soleil de juillet s'apprête à se coucher. Il fait toujours aussi chaud ici, aussi chaud que cet autre soir, avec cette sueur qui me coule à nouveau dans le dos et sur les tempes, sueur d'homme cette fois, sueur adulte rance de peur.

Je n'ai jamais aimé les cliniques, les instituts psychiatriques, les hôpitaux. Même ceux qui ne tuent pas les malades mais les aident à mieux mourir en soulageant leurs souffrances. Même ceux qui sont équipés de tout le matériel dernier cri et de personnel ultracompétent. Les couloirs aux odeurs aigrettes de Javel. Les pièces aux portes toujours fermées. Les repas insipides placés sous une cloche de métal, les sonnettes d'alarme. Tout ce qui arbore une blouse blanche, un sourire doucereux et sent le désinfectant me donne de l'urticaire.

On devrait pouvoir mourir chez soi, tu ne trouves pas ? Dans son jardin en train de planter des fleurs, dans son lit, dans le fauteuil du salon, dans sa baignoire (pourquoi pas ?), pourvu que ce soit un lieu que l'on s'est choisi et qui n'appartient qu'à soi.

Ici, c'est silencieux. On se croirait dans un confessionnal. Le médecin qui m'a accueilli tout à l'heure m'a assuré que tu ne souffrais pas. Je veux à tout prix essayer de le croire. C'est vrai que ton sommeil a l'air léger comme les papillons que tu aimais tant pourchasser.

Un rayon furtif se glisse dans tes cheveux. Je ne peux m'empêcher de me demander si tu me reconnâtras quand tu ouvriras les yeux. Après plus de trente ans, je suis là avec cette question qui ne me quitte pas, qui ne m'a jamais quitté, celle de l'été de mes six ans et demi, je me la pose encore une fois, dix fois, cent fois, avec la même stupeur et le même effroi.

Est-ce que Margherita va me reconnaître ?

**L**A PIEUVRE. Puissante au-delà de tout.  
Fait en sorte que Papa rentre de plus en plus tard,  
que Maman s'épuise à veiller sur toi, quand elle ne  
s'acharne pas sur le ménage, la cuisine, la lessive ou  
le jardin.  
La pieuvre, plus maligne qu'un serpent, vous  
aimante hors de mon champ.  
Force Maman à s'installer dans notre pièce pour  
mieux pouvoir te surveiller et ligote Papa dans la  
chambre des parents, tandis qu'on m'expulse dans  
la chambre d'amis.  
Je la déteste. Elle ricane. Elle a réussi son coup.

J'ai lu quelque part dans un livre sur les ani-  
maux que les pieuvres ont trois cœurs. C'est faux.  
La nôtre n'en a pas du tout.

Il ne reste pas beaucoup de temps pour moi, pas  
beaucoup d'envie non plus. J'apprends à jouer seul,  
à ne plus attendre le baiser du soir de Papa, à reve-  
nir de l'école une clé suspendue autour du cou. Je

cesse d'entendre le rire de notre mère quand elle nous prend tous les deux dans ses bras et nous fait virevolter jusqu'à ce que nous nous écroulions à terre, ivres de tournis.

Quand les parents ne se taisent pas, ils se disputent. Ils ont beau essayer d'être discrets, j'ai toujours une oreille qui traîne. C'est à quelques mots près la même discussion. Papa crie en sourdine.

— Si tu n'avais pas tellement insisté pour en avoir un deuxième, on n'en serait pas là ! On a une demeurée en famille, maintenant. Tu es contente ?

Maman riposte.

— Tu n'as pas le droit de dire ça, c'est notre enfant !

— On ferait mieux de la mettre à Cottolengo, elle y sera bien. Les infirmières et les bonnes sœurs s'en occuperont mieux que nous. Pourquoi tu ne veux pas voir la vérité en face ?

— Tais-toi ! C'est notre fille. Je ne l'abandonnerai pas. Notre enfant n'ira pas chez les fous, ça non, jamais. Pas tant que je serai vivante !

Il quitte la pièce en claquant la porte, elle se met à pleurer. C'est toujours ainsi que cela se termine.

Papa a fini par avoir le dernier mot. Je me souviens de cette institution où nous t'avons accompagnée Maman et moi. Rien à voir avec cette clinique, ses chambres et sa pénombre feutrées. Des couloirs sombres, des médecins désabusés et quelques religieuses blafardes pour nous accueillir. Des portes fermées, enfilées les unes derrière les autres, où frissonnent cris, marmonnements ou silence d'outre-tombe.

Nous t'avons escortée dans une de ces pièces aux fenêtres grillagées. L'infirmière en chef nous a montré un lit aux tréteaux de métal, muni de sangles, identique aux trois autres disposés dans le même espace. Le tien, maintenant.

Elle y pose une camisole de coton gris bien trop grande pour toi. Maman demande si tu ne peux pas garder la robe à fleurs roses que tu portes ce jour-là, elle te va si bien et tu l'aimes tant. Moi j'ajoute que tu vas avoir froid avec cette chemise de coton parce que dans la pièce il ne fait vraiment pas chaud. L'infirmière réplique que le froid est bon pour la santé, qu'ici tout le monde porte une camisole, c'est le règlement, c'est pour le bien des malades.

Avec une tristesse infinie dans le geste, Maman troque les fleurs contre ce gris maussade et rêche de prison sur ta peau. Elle te serre contre elle en te promettant de revenir le lendemain, elle veut que je te donne un baiser.

Nous t'avons laissée là, dans cette pièce rude comme l'hiver, piégée par cette camisole informe qui tombe n'importe comment, assise sur le lit, pleurant et hurlant de colère. Nous partons sans nous retourner, les yeux rivés au sol, les épaules affaissées par le poids du remords.

Derrière nous, la voix sévère de l'infirmière t'intime de te calmer, puis c'est le frottement des sangles et le cliquetis du métal que nous entendons, malgré tes sanglots et tes cris.

DES MORTS, je n'en ai jamais vu autant que ces années-là. Ça mourait comme des mouches, à Cottolengo. Ça crevait sec, une vraie épidémie. Sauf que celle-ci n'avait pas de nom et pas de visage.

Les pensionnaires entraient pour ne plus sortir, en dépit des soins des religieuses. Combien de fois, en venant te trouver, ai-je remarqué que le lit voisin du tien était désert, hanté plus tard par une autre présence fantomatique, vouée elle aussi à disparaître quelques temps après. De compagnes de chambre, tu en as changé au moins dix fois pendant ton séjour.

— *Pace all'anima sua*, scandaient les religieuses. Elle est au paradis avec les anges et le bon Dieu!

C'est ce que Maman nous répétait aussi.

Tu devais être plus forte que les autres, moins vulnérable dans ta fragilité, parce que tu as résisté. Tu as refusé la compagnie de ces anges idiots qui scrutent l'humanité depuis de vaporeux nuages et

de ce vieillard barbu toujours bien disposé envers nous autres, les hommes. Rien que pour cela, tu as toute mon admiration.

Je passais après l'école. Au commencement, les copains demandaient :

— Où tu vas comme ça? Tu ne restes pas jouer?

J'inventais des excuses. Ce n'était pas la fantaisie qui me manquait. Maman m'avait demandé de la rejoindre parce qu'on attendait des invités, je ne pouvais pas parce que le mardi j'avais cours de piano, Papa m'obligeait à rentrer tout de suite pour que je fasse mes devoirs, j'avais une course urgente à faire en ville, j'avais un peu mal au ventre, je préférais y aller, j'en passe et des meilleures.

Je les ai eus à l'usure, ils ont fini par laisser tomber. Ils savaient qu'à la première sonnerie de cloche j'empoignerais mon cartable en criant à demain les gars, que je parterais en courant, si ce qu'il y avait dans le cartable n'était pas trop lourd.

Giulio, mon meilleur ami, a bien essayé une fois de me tirer les vers du nez. Nous étions encore devant le porte-manteau du vestiaire.

— Pietro, aujourd'hui je t'accompagne, comme ça tu ne seras pas tout seul, il a dit.

— Mêle-toi de tes affaires!, j'ai répondu.

— Mais pourquoi tu ne veux pas que je vienne avec toi? Je suis ton meilleur copain, non?

— Fiche-moi la paix, ça ne te regarde pas!

— Bon, comme tu veux... Pas besoin de t'énerver!



Il a haussé les épaules sans comprendre. Ça ne me ressemblait pas, cette colère farouche d'animal blessé. Il m'a regardé d'un air pensif, m'a tourné le dos pour ôter son tablier noir. Un garçon discret et observateur, Giulio. Je l'aimais bien, on pouvait compter sur lui. Nous n'en avons plus jamais parlé. Tu étais mon secret. Je ne voulais le partager avec personne.

En chemin, je m'arrêtais au kiosque pour acheter de la réglisse ou des bonbons. Je n'aimais pas passer le portail de ce mouroir ni entendre le crissement de mes pas sur les gravillons de l'allée. Il fallait ensuite que je m'annonce à l'accueil et qu'avec une bonne sœur j'arpente les couloirs qui résonnaient de nos pas et du bruit de ces spectres tapis derrière les portes closes, dont les râles ou les gémissements étaient seul témoignage de leur existence. Enfin, j'avais la permission d'entrer dans ta chambre, que la religieuse ouvrait avec une grosse clé métallique.

Tu ne semblais pas mécontente de mes visites. Quand je te tendais la réglisse ou les bonbons, tu me les arrachais des mains et les dévorais en moins de deux avec de petits cris de satisfaction, on aurait dit. C'était ton plaisir quotidien. J'étais heureux qu'il arrive grâce à moi.

Je ne restais pas longtemps. Je m'asseyais sur le lit à sangles. Je te racontais ma journée d'école, le dernier match de la Fiorentina ou la fois où nous étions allés tous les quatre à la mer. Ça ne tenait pas longtemps, les mots. C'était un ciment inutile. Je préférais me taire et rester juste à côté de toi,

me demandant pourquoi on continuait à te déguiser avec cette camisole ridicule, pourquoi on te bourrait de médicaments qui ne servaient à rien d'autre qu'à te rendre encore plus lointaine et indéchiffrable.

En plus, les autres malades autour de nous, les allées et venues des blouses blanches qui finissaient toujours par m'adresser la parole sur un ton faussement entraînant, C'est gentil d'être venu rendre visite à ta sœur, quel brave garçon !, ça se passe bien à l'école ? Ça me gênait. On ne pouvait jamais être tranquille, là-dedans. On ne pouvait jamais être que toi et moi.

Je ne rentrais pas tout de suite à la maison. J'allais vagabonder du côté du Ponte Vecchio. La route était encore en terre battue et pleine d'ornières. Je descendais vers le fleuve, m'installais sur la berge, je faisais des ricochets dans l'eau, en me jurant que si j'arrivais à huit rebonds de caillou tu guérirais et que je t'apprendrais à en faire, des ricochets. Tant pis si ce n'était pas un jeu pour les filles !

Certaines après-midi, je poussais jusqu'au jardin de Boboli pour débusquer les monstres de pierre cachés dans la verdure, dans les grottes et derrière les fontaines. Aucun d'eux n'était aussi cruel que notre pieuvre.

J'évitais d'arriver trop tôt. La maison sans toi, c'était un étouffoir. Bien sûr, c'était plus calme et Maman avait moins de travail ; j'étais soulagé de ne plus devoir te chaperonner quand elle était trop occupée pour le faire. Mais elle était toujours triste et Papa ne quittait plus son air renfrogné. Elle n'est

pas retournée dormir dans la chambre des parents. Je suis resté dans la chambre d'amis. Je la voyais parfois debout devant ton lit d'enfant, en train de lisser les parures roses ou de regarder une photographie de toi à six mois accrochée au mur, murmurant tout bas des mots que je n'entendais pas.

La pieuvre était là. Elle était partout, entre nous, dans les objets, calfeutrée dans les silences, dans ton lit vide, dans les sourires que nous n'échangions plus, au fond du désaccord de nos parents, dans ton asile d'aliénés qui n'était pas fait pour une petite fille comme toi, dans nos pensées et même dans nos nuits. Elle riait sans doute de nous voir si empêtrés dans le nœud coulant de son étreinte.

**P**ARFOIS j'arrive à l'oublier. Lorsque je joue avec mes soldats de plomb, quand j'assemble mes Lego ou que je grimpe aux arbres, elle me laisse un peu de répit.

Maman m'envoie prier pour la famille à la messe du dimanche. Contrairement à elle, Dieu n'est pas mon meilleur ami. Il ne l'est toujours pas. Je n'ai jamais saisi comment on pouvait s'en remettre à la toute-puissance d'une créature qu'on ne peut voir que dans les livres ou les tableaux, sourde à toutes nos requêtes. Aujourd'hui encore, la religion reste pour moi un mystère auquel je n'aurai jamais accès, une désespérante nébuleuse.

Je me fiche de mettre les pieds dans la maison du bon Dieu, comme dit Maman, ce prétendu bon Dieu qui désire le meilleur pour ses enfants et les soumet à des épreuves pour mieux sonder leur force. Je n'y vais jamais. J'en profite pour m'acheter la *Gazzetta dello sport* que je dévore en cachette au nez et à la barbe de la pieuvre avant de rentrer à

midi et quart tapant pour la fin de la messe. Maman n'a jamais rien soupçonné de ce manège.

Ce que j'aime le plus, ce sont les vacances d'été. Parce que la pieuvre se terre plusieurs jours d'affilée. Nous les passons en Suisse, à la montagne, dans la famille de Maman.

Au début, elle m'accompagne et reste quelques jours dans le grand chalet aux volets verts, dont les lattes craquent sous les pieds comme de vieilles branches sèches et les fenêtres ouvrent sur le tranchant des montagnes. Plus bas, les prés à pâturage pour les bêtes, les pissenlits et les campanules, le tintement tranquille des cloches du bétail. Papa ne quitte pas Florence à cause de son travail à la banque, prétend-il.

Plus tard on me laisse voyager seul. Je suis léger comme une bulle de savon ou un cerf-volant. La pieuvre n'ose pas se montrer. Je peux lui faire des grimaces et des pieds de nez. Lui tirer la langue. Lui cracher à la figure. Je n'ai plus peur.

Là-haut, je me roule dans les herbes folles devant le chalet parmi les chardons, les sauterelles et les papillons. J'apprends le yass, les lanternes du Premier août et comment construire des cabanes dans les arbres. Les délices des framboises quand elles passent directement des ronces à la bouche, la saveur étrange du Rivella, les tapes dans le dos de mon grand-père, l'argent de poche que ma grand-mère me refille en douce pour que j'achète des Sugus à l'épicerie, je goûte tout ce que je peux, autant que je peux, à m'en remplir les yeux, la panse et le cœur jusqu'à ce qu'ils débordent. Dans un virage de la

route, je croise les yeux affolés d'un renard aveuglé par des phares de voiture, je découvre la curiosité des jeunes cerfs aux aguets derrière les sapins et le couple de bouvreuils qui fréquente le noisetier.

Avec la tribu de cousins que j'ai, pas un instant pour m'ennuyer. Toutes les bêtises sont à portée de main, asticoter les cousines, partir en expédition à la recherche de vers de terre, de limaces ou d'oiseaux morts à leur mettre sous le nez.

Ma première cuite, mon premier baiser, ma première nuit à la belle étoile, c'est près du chalet aux volets verts que je les ai volés. Les chansons de Brel et de Brassens, mon penchant pour les objets anciens et l'envie de les rafistoler aussi.

D'ailleurs, j'aide souvent grand-mère à qui il a soudain pris la lubie de devenir antiquaire à septante ans. Je ne compte plus les heures passées dans la boutique à sentir les différents parfums des bois, à tresser le cannage d'une chaise, à ôter la poussière d'objets mystérieux qui racontent une histoire, une histoire qui se termine toujours bien, puisque aucun d'eux ne sera promis à l'abandon et que mes mains peuvent le réparer.

Dans le chalet aux volets verts, loin de toi, loin des parents, je tue la pieuvre chaque été, croyant que c'est la dernière fois.